PAVAN K. VARMA

Devenir indien

LA RÉVOLUTION INACHEVÉE DE LA CULTURE ET DE L'IDENTITÉ

essai traduit de l'anglais (Inde) par Eric Auzoux



ACTES SUD
questions de société

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Poursuivant le décryptage décapant de la psyché indienne entamé avec *Le Défi indien*, Pavan K. Varma met ici l'accent sur la nécessité, pour son pays, d'œuvrer enfin à une émancipation culturelle que l'affranchissement économique et politique du sous-continent n'a pas réussi à établir, plus de soixante ans après le départ des Britanniques et l'indépendance de l'Inde.

Convoquant souvenirs familiaux, observations, conversations et archives, *Devenir indien*, après avoir rappelé de quel mépris – voire de quel effarant racisme – firent preuve nombre d'acteurs historiques de la colonisation britannique, dénonce l'incompréhensible inertie des élites indiennes actuelles face à la confiscation – par un modèle occidental mondialisé et marqué au sceau des valeurs de l'ancien colonisateur – de la créativité plurielle d'un pays en position de jouer un rôle de puissance majeure du XXIe siècle.

Fustigeant la véritable machine à plagier qu'est devenue l'industrie du cinéma de Bollywood, le clonage architectural dont l'Inde est aujourd'hui le complaisant théâtre, l'absence de politique novatrice en matière de gestion du patrimoine ou l'incapacité de l'édition à rendre justice à la diversité linguistique qui caractérise l'Inde, Pavan K. Varma exhorte avec ferveur ses compatriotes à se défaire de leur "amnésie coloniale" pour prendre d'urgence en main leur devenir identitaire, afin, loin de toute tentation xénophobe ou étroitement traditionaliste, de demeurer fidèle à l'exigence du mouvement initié, il y a un siècle, par les combattants de la liberté.

Diplomate, essayiste, traducteur, Pavan K. Varma, après avoir occupé de nombreuses fonctions au sein du ministère des Affaires étrangères, en Inde et à l'étranger, est aujourd'hui ambassadeur de l'Inde au Bhoutan.

Déjà parus chez Actes Sud : Le Défi indien : pourquoi le XXIe siècle sera le siècle de l'Inde *(2005 ; Babel, 2007) ;* La Classe moyenne en Inde : naissance d'une nouvelle caste *(2009).*

Photographie de couverture : © Mugdha Sadhwani

DU MÊME AUTEUR

LE DÉFI INDIEN : POURQUOI LE XXIe SIÈCLE SERA LE SIÈCLE DE L'INDE, Actes Sud, 2005 ; Babel, 2007.
KAMA-SUTRA : LE LIVRE SECRET, Marabout, 2007.
LA CLASSE MOYENNE EN INDE : NAISSANCE D'UNE NOUVELLE CASTE, Actes Sud, 2009.

Ouvrage publié sous la direction de Rajesh Sharma,
directeur de la collection "Lettres indiennes".

Titre original :
Becoming Indian
Editeur original :
Allen Lane / Penguin Books India, New Delhi
© Pavan K. Varma, 2010

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08544-5

Pavan K. Varma

Devenir indien

LA RÉVOLUTION INACHEVÉE DE LA CULTURE ET DE L'IDENTITÉ

essai traduit de l'anglais (Inde)
par Eric Auzoux

ACTES SUD

Je ne veux pas habiter une maison dont toutes les portes et fenêtres sont closes. Je veux une maison aux portes et fenêtres ouvertes aux vents culturels de tous les pays et de toutes les nations. Mais je refuse de céder à la fascination.

MAHATMA GANDHI

SOMMAIRE

Introduction 11

I. Le choix de l'exil 15

II. L'impérissable Empire 41

III. L'héritage de Macaulay 81

IV. Amnésie coloniale 105

V. Créativité et distorsion 141

VI. L'Empire à votre porte 187

VII. Au sein du village planétaire : asymétrie et cooptation 247

Remerciements 283

INTRODUCTION

Il y a encore quelques dizaines d'années, le monde était pour sa plus grande part divisé en empires ; anglais, français, hollandais, portugais et espagnol, pour ne citer que les majeurs. Au milieu du XXe siècle, des pays ont émergé de ces empires. L'indépendance de l'Inde, à minuit le 15 août 1947, accéléra la disparition du colonialisme à travers les continents. L'heure des nations "égales" était venue.

La fin de l'ère coloniale ne signifia toutefois pas la fin de ses conséquences. En Inde, le point de vue dominant – et proclamé bien haut – voyait dans la substitution du drapeau tricolore à l'Union Jack l'entrée dans une toute nouvelle et définitive période historique. C'était effectivement le cas au plan politique. Mais le domaine de la culture et des idées ne connaît pas l'étanchéité ; il déborde et forme un héritage qui doit être questionné et décortiqué. Telle est la tâche inachevée des lendemains d'empire.

Cela est d'autant plus vrai que les empires du passé ne se contentaient pas d'exercer une domination physique sur les peuples. Leur véritable puissance résidait dans la colonisation des esprits. Au-delà de l'euphorie justifiée de la libération politique, il est donc nécessaire de se livrer à une analyse lucide des effets de l'empire sur la culture et sur le processus de création des nations récemment ou assez récemment indépendantes. Pourtant, ce champ de recherches demeure particulièrement négligé. Le colonialisme est étudié du point de vue de son impact politique et économique, mais rares sont les enquêtes en profondeur quant aux effets culturels et idéologiques d'assujettissement qu'il continue de produire sur un peuple autrefois soumis.

L'héritage du passé est d'un incroyable poids. Il se manifeste de mille façons ; notre langue, nos croyances, notre conduite, l'estime que nous nous portons, l'expression créatrice, la politique, les relations de tous les jours n'y échappent pas. Le rôle perturbateur de la

colonisation est rarement reconnu comme tel, et ceux qui n'en ont pas fait l'expérience sont incapables d'en apprécier les marques sur la psyché d'un peuple. Quant à ceux qui ont été colonisés, il arrive souvent qu'ils ne soient pas ou ne veuillent pas être conscients du degré de leur compromission.

Se réapproprier dans son authenticité son propre espace culturel est, en conséquence, l'un des plus cruciaux – et inachevés – objectifs de notre temps. La tâche présente une double difficulté du fait qu'alors même que nous tentons de saisir les conséquences du passé, un présent nouveau se constitue sous la forme de la globalisation. La globalisation est un fait ; un processus irréversible qui par de nombreux aspects n'est pas sans bénéfices. Mais, en matière d'identité et de culture, ce processus n'est pas neutre. Il existe un paradigme dominant, très en vogue parmi les anciens empires, qui disposent aujourd'hui de la technologie et de la richesse permettant la propagation de leur message. Sur certains plans, ce pouvoir impérial est d'une puissance accrue, car ce qu'il a perdu en expression politique ouverte est compensé par une pénétration plus grande, plus intrusive et permanente. Il en résulte que les peuples qui en sont encore à régler leurs comptes avec le legs colonial ont également tendance à endurer les inégalités du présent. Face à ce double péril – qui voit l'impérialisme se reconstituer en hégémonie culturelle – la victime est généralement la dernière informée.

Ce livre tente d'appréhender cette évolution, avec une rigueur sereine, dépourvue de furie xénophobe ou chauvine. De grandes civilisations comme celle de l'Inde ne peuvent devenir des sous-produits ou être réduites à l'état de caricature ou de plagiat, bornant la mesure de leur progrès aux statistiques de l'économie. Nous fûmes par le passé un exemple d'excellence parmi les civilisations, et il nous faut nous atteler à le redevenir, à nous montrer capables d'une pensée originale et indépendante. Pour ce faire, nous devrons en premier lieu saisir les effets de la période coloniale sur notre langue, notre culture et notre créativité. Ce n'est qu'à cette condition que nous serons en mesure de nous colleter avec les forces de la cooptation et de l'asymétrie à l'œuvre aujourd'hui, et de nous réapproprier notre culture avec dignité et authenticité ; à défaut de quoi, parler de leadership global serait ridicule.

L'un des plus grands mythes répandus par la globalisation est que nous devenons des images en miroir les uns des autres. A l'évidence, les échanges entre nations et sociétés sont croissants, et sans doute plus qu'à aucune autre époque de l'histoire de l'humanité. Mais toute

culture contient d'indélébiles différences, *diversité* qui doit être respectée. Les cultures sont les produits d'un espace et d'un milieu particuliers ; elles ne sont pas interchangeables, et bien qu'elles évoluent, il n'est pas possible qu'elles soient cooptées, sans la moindre réflexion, dans quelque généralité globale et cosmopolite. La vigilance à cet égard est d'autant plus nécessaire que – répétons-le, contrairement au célèbre mythe entretenu par la globalisation – les échanges culturels ne se déroulent pas dans un contexte égalitaire.

Culture et identité seront les thèmes dominants du XXIe siècle. Lorsque, comme il faut l'espérer, les peuples du monde commenceront à se défaire des impositions du passé et se mettront à questionner l'incorporation silencieuse inhérente à la globalisation, ils défieront bon nombre des présupposés hâtifs de l'ordre actuel ; ce processus est à la fois important et nécessaire. En son absence, on assisterait à la montée de ressentiments souterrains s'exprimant sous des formes rétrogrades, dérives fondamentalistes incluses.

*

Pour étudier l'impact du colonialisme dans le champ identitaire et culturel, j'ai naturellement centré mes recherches sur la relation indo-britannique. Toutefois, cette interaction particulière peut servir de modèle pour comprendre ce qui est arrivé, à des degrés divers, à tous les peuples colonisés. Le livre s'ouvre sur une note autobiographique car les histoires personnelles ne sauraient être séparées de l'œuvre des forces historiques. Les chapitres suivants s'intéressent aux questions clés de la langue, de l'architecture et des arts, de l'amnésie coloniale, de la puissance et de l'évolution des traditions culturelles de l'Inde, et de l'état actuel de notre culture.

Les anciennes puissances dominantes doivent, elles aussi, apprendre à vivre avec les conséquences du colonialisme – le Royaume-Uni, par exemple, accueille d'importantes minorités de l'Empire au sein de ses frontières aujourd'hui. Pour ces communautés immigrées, la question de l'identité est primordiale ; l'avant-dernier chapitre en discute le dilemme. Je me propose enfin d'analyser la nature de la globalisation en matière culturelle, les symptômes de son inégalité constitutive et les périls de la cooptation dans un pareil contexte.

I

LE CHOIX DE L'EXIL

Mon père est né à Ghazipur, une petite ville située sur les rives du Gange, légèrement à l'est de la ville sacrée de Varanasi (Bénarès) ; sans doute en 1915 et vraisemblablement en août, sans que je puisse être certain de cette date. A l'époque, les parents indiquaient une date différente lors de l'inscription à l'école. La véritable date de naissance, précisant l'heure, était utilisée pour établir l'horoscope ; je ne suis pas parvenu à retrouver celle de mon père. Cela n'a guère d'importance dorénavant car il est décédé depuis longtemps. Mon grand-père, alors avocat prometteur, appela son fils Badrinath, en référence à la ville de pèlerinage éponyme perchée à 3 000 mètres dans l'Himalaya, où le grand saint-philosophe Shankaracharya réinstalla l'idole de Vishnou au IXe siècle.

Quelle signification ces faits bruts ont-ils eue dans la vie de mon père ? Quelle importance a notre lieu de naissance ? Quelle prise a-t-il sur nous ? En quoi diffère-t-il par essence d'un autre ? Les éléments de base – terre, boue, eau, sol, herbe, roche, plaine, montagne ou mer – sont communs. Ghazipur était un gros bourg, un point au milieu des vastes plaines de l'Inde du Nord ; elles-mêmes partie d'un sous-continent plus étendu ; lui-même partie d'une plus ample Asie ; elle-même reliée par terre et par mer à d'autres continents. Le monde est, par nature, globalisé ; un voyage, d'où qu'il parte, finit par ramener à son point de départ.

Et pourtant, mon père se sentait bien comme nulle part ailleurs à Ghazipur. Il y grandit, fréquenta son lycée vêtu d'un uniforme kaki et y apprit à lire, tout d'abord en ourdou et en hindi. Bien que mon grand-père se soit mis à apprendre l'anglais pour briller dans les tribunaux institués par les Britanniques, ce n'est qu'en sixième que mon père fut introduit à la langue des gouvernants, d'ores et déjà plus influente que toutes les autres langues de l'Inde réunies. A la maison, on parlait le bhojpuri, le dialecte régional. Les adultes savaient l'anglais mais le

parlaient rarement dans le cadre familial ; lorsque cela s'avérait nécessaire, ils s'exprimaient correctement mais maladroitement, utilisant des grands mots, comme pour compenser leur insécurité linguistique. La bibliothèque consistait presque uniquement en livres en anglais.

La connaissance de l'anglais et des bonnes manières anglaises était devenue un facteur déterminant, un outil nécessaire à l'ascension sociale. Mais Ghazipur, avec sa culture du sol bien ancrée, n'était pas encore sensible à cette influence. On y vivait au rythme des saisons, chacune ayant sa signification propre et étant célébrée sous des formes qui avaient peu à voir avec le calendrier grégorien. On chantait des *chaiti* et des *hori* pendant *vasant*, le bref printemps ; durant les longs mois d'été, l'attention se portait sur les aliments "rafraîchissants" et les sorbets, préparés selon des recettes transmises de génération en génération. En ce temps-là, *sawan*, la mousson, était considérée, au grand étonnement des Anglais, comme une saison romantique et joyeuse, et les mois d'hiver étaient riches en festivités et en nouveaux départs. En toute occasion, on entendait des chants populaires en bhojpuri : *sohar* pour la naissance d'un enfant, *banna*, en l'honneur du marié, *banni* en l'honneur de la mariée, et déchirants *bidaï*, lorsque l'heure était venue pour la promise de quitter le domicile familial.

Beaucoup plus tard, lorsque l'Inde eut obtenu son indépendance, je me souviens d'avoir participé enfant à la cérémonie du *kalam-dawat* à Ghazipur. Le troisième jour qui suit la fête de Divali, la famille élargie se rassemblait pour rendre hommage à Chitragupta, l'ancêtre mythique de la communauté *kayashta*. Chitragupta avait doté les *kayashta* du talent de tenir la plume, ne faisant pas nécessairement d'eux des érudits, mais des *munshi*, une catégorie de clercs indispensables aux Moghols comme aux Britanniques. Assis sur un tapis, les enfants écrivaient *Om Sri Ganeshaya Namah*, en hindi, en hommage au dieu de la sagesse, sur des rouleaux de papier conservés lors de la précédente cérémonie. Plume et encre étaient ensuite bénis d'*akshat*, du riz mélangé à du vermillon, puis les feuilles roulées et remises dans la boîte qu'on rouvrirait à nouveau l'année suivante.

Ce rituel simple, perpétué comme un acte de mémoire, signalait une longue tradition d'appartenance. La participation de mon père à cette continuité était toute naturelle. Mais, à un autre niveau, les impératifs du présent l'en détachaient. Pour assurer sa réussite universitaire et professionnelle au sein du British Raj, il lui fallait se "libérer" de cet héritage et se préparer à un avenir impliquant un "apprentissage" en rupture avec son milieu d'origine. Enfant, j'étais un lecteur passionné

d'Enid Blyton, et je me rappelle encore mon sentiment premier d'étonnement devant sa description d'une magnifique journée d'été marquée par un ciel sans nuage. Comment un enfant des plaines écrasées de soleil de l'Inde pouvait-il faire sienne et intérioriser émotionnellement une telle chose ? J'ai une pensée aujourd'hui pour les efforts qu'a dû consentir mon père pour s'approprier les œuvres de Milton, de Shakespeare, de Wordsworth et de Coleridge.

Mon père obtint la médaille d'or Dun pour l'anglais à l'université d'Allahabad en répondant à des questions portant sur la rédaction, l'expression et l'usage, et en passant un examen sur "l'évolution et la structure de la langue anglaise", apprenant la technique du résumé écrit et faisant preuve à l'oral de "capacité générale de lecture et de maîtrise de la langue". L'ironie est que l'anglais ne devint matière en tant que telle au Royaume-Uni que plusieurs décennies plus tard. Au début de la période victorienne, les écoles enseignaient le grec et le latin ; jusqu'aux années 1870, il n'y avait de professeur de littérature anglaise ni à Oxford ni à Cambridge. En Inde, en revanche, il existait un cursus élaboré pour l'apprentissage de la langue des gouvernants, et ceux qui avaient quelque ambition n'avaient guère d'autre choix que de le suivre. Mon père a dû dépenser une énergie énorme pendant des années pour décrocher les meilleures notes en littérature anglaise. Au cours de ce processus, inconscient peut-être, il s'est petit à petit éloigné de son héritage linguistique et culturel.

Après l'université, Badrinath prépara le concours de l'ICS (Indian Civil Service), qu'on appelait alors le "paradis". Créé par les Britanniques en 1872, il comptait trente-trois membres en 1882, dont un Indien, Behari Lal Gupta, qui occupait un poste de juge de paix au Bengale. Mais Gupta et les quelques autres compatriotes devenus magistrats à sa suite ne furent jamais tout à fait égaux aux yeux de leurs collègues blancs. En 1873, un an après la création de l'ICS, aucun citoyen britannique ne pouvait être jugé par un magistrat indien. Exactement dix ans plus tard, le vice-roi, Lord Rippon, proposa par le *Ilbert Bill*, de remettre en cause cette incompétence. Les réactions furent violentes. Annette Beveridge, épouse de Henry Beveridge, l'un des membres les plus libéraux de l'ICS, fulminait à l'idée de pouvoir être jugée par un représentant d'une civilisation primitive "qui vénère des idoles de pierre, encourage les mariages d'enfants et cache ses femmes, et où le sexe est présent à l'esprit en toute occasion[1]". Les

1. Thomas R. Metcalfe, "Ideologies of the Raj", *The New Cambridge History of India,* Cambridge University Press, 1994, p. 211.

Britanniques qui soutenaient le projet de loi avaient la conviction que les membres indiens de l'ICS avaient surmonté les rigueurs du climat, les "préjugés de leur race" et accompli de considérables progrès dans l'imitation de leurs gouvernants. Cependant, Lord Rippon dut finalement renoncer sous la pression de ses compatriotes, et la loi qui fut proclamée en 1884 accordait aux Européens le droit de demander un procès devant jury dont au moins la moitié partagerait leur origine.

Pour mon père, l'arrière-plan de l'ICS – création dans le but de servir les seuls intérêts britanniques, traitement en inférieur de la part des collègues blancs – n'était pas déterminant. Le débat sur le projet de loi Ilbert appartenait au passé lorsqu'il se présenta à l'examen ; peu nombreux étaient ceux qui s'en souvenaient ou voulaient s'en souvenir. Une politique coloniale réussie consiste à effacer des mémoires l'origine des choses en réduisant privilèges et honneurs de telle sorte que ce qu'elles sont devenues apparaisse acceptable, désirable même. Une telle politique dépouille les institutions de leur contexte historique, ne leur laissant qu'une fonction utilitaire et hiérarchique, pleine des promesses du présent et éloignée des humiliations du passé.

Comment pourrais-je blâmer mon père de cette amnésie ? Après tout, l'élite de l'ICS – "plus anglaise que les Anglais eux-mêmes par le mode de pensée et par les sentiments[1]", comme s'en réjouissait un commentateur britannique – poursuivit sa route sans guère connaître de changements dans l'Inde indépendante. Pour mon père, l'ICS représentait l'opportunité la plus élevée offerte par le pouvoir colonial ; il travailla très dur pour la saisir. Des mois durant, dans la chaleur de l'été, terré dans le *haveli,* la demeure ancestrale de Ghazipur, il s'attela à apprendre l'histoire et la littérature de la Grande-Bretagne et à parfaire sa diction et son accent. Une vieille femme – l'une des domestiques de la maison – était stoïquement assise à l'extérieur de son cabinet de travail ; à son orteil était liée une corde qui activait un *pankha*, un éventail en étoffe, suspendu au plafond à l'intérieur. C'était en 1940. Une guerre meurtrière s'annonçait. Le *freedom movement*, mené par le Mahatma Gandhi – dont la majeure partie des résolutions était rédigée en anglais – battait son plein. Les Britanniques l'ignoraient encore mais leurs années en Inde étaient comptées. A Ghazipur, à mille lieues de tout cela, mon père était studieusement plongé dans Wordsworth et Gladstone, n'ayant jamais

1. *Ibid.,* p. 207.

lu Kalidasa ou le *Mahabharata*, appris le sanskrit, dépassé les notions élémentaires de sa langue maternelle, le hindi, ou écrit le moindre texte dans son dialecte local, le bhojpuri. En 1941, lorsque, comme chaque année, le Gange sortit de son lit sous l'effet de la mousson, il passa avec succès l'examen d'entrée à l'ICS.

Ce fut une occasion de grande fierté pour sa famille, célébrée par tout Ghazipur. Lors d'une cérémonie de félicitations, les lycéens lui présentèrent un certificat d'honneur. Je l'ai découvert, des décennies plus tard, dans l'une des pièces fermées du *haveli* familial. Un cadre doré poussiéreux entourait un papier-parchemin effiloché sur les bords et partiellement mangé aux mites. Le texte, à moitié effacé, s'adressait à "M. Badrinath Varma, licencié ès lettres, sélectionné à l'ICS". Il commençait ainsi : "Nous lycéens ici présents de l'établissement secondaire de Ghazipur, votre ancienne école, vous offrons notre accueil le plus chaleureux et respectueux, à vous le frère aîné revenu chez lui après avoir intégré le service le plus prestigieux de la nation par votre réussite à l'examen le plus compétitif du pays." Il poursuivait : "En ce jour mémorable dans les annales de notre établissement, à notre invitation, vous vous tenez devant nous – réussite suprême personnifiée (…). Héros parmi les héros studieux, vous portez le flambeau qui éclaire vos cadets (…). Tout au long de nos études, vous serez le modèle que nous nous appliquerons à suivre. En dire plus serait un vœu pieux. Au moment de nous quitter, les mots nous manquent pour formuler nos sentiments (…). Que ceux du poète :

Va où la gloire t'attend
Mais que les joies de la célébrité
Ne fassent pas que tu m'oublies (Moore)

expriment une part des émotions de vos frères dans la séparation."

Le document porte la date du 1er novembre 1941. Alors que dans le profond silence d'une pièce restée close pendant des années je le lisais, une impression surréelle s'empara de moi. J'imaginais le jour où le rouleau avait été remis à mon père : des jeunes garçons attentifs, assis en rang dans le hall du lycée, les cheveux huilés et soigneusement peignés ; mon père sur l'estrade en costume cravate, une guirlande de soucis autour du cou ; les édiles se précipitant pour le féliciter ; les discours solennels ; la lecture du compliment dans un silence absolu, suivie d'un tonnerre d'applaudissements. Je pensais à la prodigieuse transformation à l'œuvre au cours des siècles ayant précédé cette cérémonie. Dans la vallée du Gange, où le nectar de la civilisation indienne s'était épanoui depuis des millénaires ; non

loin de Nalanda, l'un des plus anciens lieux de savoir du monde ; à un jet de pierre de Varanasi (Bénarès), où, depuis la nuit des temps, des métaphysiciens ont débattu de la nature du monde empirique, et où certaines des plus grandes œuvres philosophiques et littéraires ont été écrites en sanskrit et en arabe ; ici, au cœur même de cet héritage, j'assistais au spectacle étonnant de ses légataires, présentant des félicitations dans une langue qu'ils avaient du mal à prononcer et citant un poète qu'ils ne liraient jamais, sinon laborieusement dans un manuel.

Il serait difficile de trouver une illustration plus révélatrice – absurde tout autant que poignante – des effets de l'Empire sur la psyché de ses sujets, de la cooptation, du lent mais certain processus de "non-appartenance", de la complicité d'un peuple de sa propre déculturation et dépossession.

*

Au milieu des années 1950, mon père se rendit à Londres pour suivre un cours d'un an à l'Imperial Defence College. Il était convenu que sa famille le rejoindrait plus tard. Lorsqu'il arriva à Londres, c'était le début de l'hiver, à quoi s'ajouta l'expérience de la vie solitaire. En Inde, vous n'êtes jamais seul, même quand vous le souhaitez. La famille proche, la famille élargie, les connaissances considèrent que participer à votre vie est un droit. Vous grandissez dans un réseau social qui est une donnée de votre existence ; une sorte d'édifice invisible qui lie l'individu à la communauté. Londres s'avéra douloureusement différent. La colonie indienne y était encore réduite, et les Britanniques, tout civilisés qu'ils fussent, limitaient leurs relations avec les étrangers au minimum, ne courant aucun risque d'être accusés d'intrusion dans la vie privée d'autrui. Mon père s'adapta difficilement à cette différence culturelle, et lorsque ma famille – ma mère, mes trois sœurs aînées et moi, âgé d'un an, plus une domestique – le retrouva dans l'appartement qu'il avait loué au 7 Montague Square, ce fut pour lui un soulagement. Ma plus grande sœur, alors âgée de neuf ans, se souvient que le jour de notre arrivée, mon père a emmené ses trois filles à Hyde Park, pendant que ma mère et la bonne nettoyaient les lieux, et que je dormais comme un loir.

Presque cinquante ans plus tard, tandis que j'étais en poste à Londres, je suis retourné à Montague Square. C'était un matin d'octobre, froid et ensoleillé, enveloppé de l'apaisante rousseur du début de

l'automne. La place était cerclée de maisons en brique rouge aux fenêtres blanches. L'ancien appartement de mes parents occupait les deux derniers étages et donnait sur un jardin. Les hortensias étaient en fleur, un hêtre cuivré s'embrasait, l'herbe était tapissée de feuilles mortes. Un réverbère peint en noir, typiquement anglais, auquel étaient accrochées des jardinières remplies de bégonias et de pétunias, se dressait à l'extérieur. Je fus frappé par le silence : pas une âme en vue, portes closes, fenêtres closes, voitures à l'arrêt des deux côtés de la place. Il devait en être à peu près ainsi cinquante ans plus tôt, et je ne pense pas que mes parents s'y soient accoutumés. Cette sorte de silence nous est étranger. Le bruit est omniprésent en Inde, tour à tour exaspérant et rassurant.

Par rapport aux standards londoniens, l'appartement était spacieux : il comprenait une salle de séjour et trois petites chambres réparties sur deux niveaux ; mais, au grand dam de ma mère, il n'y avait qu'une seule salle de bains pour toute la famille, domestique incluse, ce qui était tout à fait inacceptable. Rien n'exprime plus ouvertement l'origine d'un peuple que son habitat. Son plan correspond à un milieu culturel spécifique, et les besoins auxquels il pourvoit dessinent un contexte social plus clairement que quoi que ce soit d'autre. Mes parents n'étaient pas habitués à utiliser une clé pour rentrer chez eux ; en conséquence, il leur est souvent arrivé de se retrouver à la porte. L'appartement disposait d'un minuscule balcon ; la bonne voulut immédiatement savoir si elle pouvait y pendre le linge.

Mes sœurs, respectivement âgées de dix, sept et cinq ans, s'adaptèrent plus vite. Inscrites à l'école St Mary voisine, elles acquirent un accent anglais en deux mois. L'aînée obtint un prix en histoire et en anglais ; même à l'époque, elle pensait qu'elle parlait mieux la langue que ses amies britanniques. A l'école, instruction avait été donnée de ne pas leur servir de bœuf ; du coup, la nourriture était très limitée : pain, purée de pommes de terre et épinards nageant dans l'eau (sauvée par un délicieux pudding arrosé de crème anglaise). Ma sœur se rappelle sa découverte extatique d'Enid Blyton et mieux encore son frisson à la vue de *The River of Adventure*, de la même Blyton, sur l'un des premiers téléviseurs noir et blanc. Autre souvenir mémorable : le jour où toute sa classe sortit pour saluer la reine à son passage. Rentrée à la maison, elle s'exclama à l'adresse de ma mère : *"Oh my God, I saw the Queen !"*

En dépit de tout ce que mon père avait appris sur les Anglais, il s'est toujours senti étranger chez eux. Si on lui avait demandé pourquoi,

il aurait probablement rencontré des difficultés à l'expliquer. Il parlait bien l'anglais, faisait partie d'un corps d'élite institué par les Britanniques, s'habillait comme eux, sans compter les grands pans d'histoire commune. Sur une photo de groupe prise au Defence College, on le voit au second rang dans un costume trois pièces, entouré d'hommes blancs bien plus grands que lui, rayonnants. Il sourit, mais je perçois de la gêne dans sa pose, comme s'il était engagé à l'essai ; de son attitude renfermée se dégage une impression d'insécurité. On ne lui a jamais manifesté d'hostilité, mais les cultures demeurent opaques pour un étranger, et malgré les efforts d'adaptation, l'angoisse souterraine de non-appartenance l'emporte sur les vains efforts déployés pour combler les différences. Ma mère m'a souvent confié combien l'éloignement lui avait pesé au cours de cette année en Angleterre. Elle disait que le gris permanent du ciel avait affecté son âme. Ce qui fait défaut dans un milieu culturel distinct est à la fois quantifiable et impalpable. Un geste furtif, le ton d'une voix, une note musicale au loin, un visage inconnu à la fenêtre, un rayon de soleil ; tout ou presque est susceptible soudain, irrationnellement, d'évoquer des souvenirs du pays. Il y avait un calendrier au mur ; ma mère barrait chaque jour écoulé d'une croix.

Mon père écrivait de la poésie, mais bien qu'il se fût intéressé toute sa vie à la littérature anglaise, c'est en hindi ou en ourdou qu'il voulait être édité. Pourquoi pas en anglais, lui ai-je un jour demandé ? A quoi il m'a répondu qu'il ne s'y sentirait jamais totalement en confiance. Enfant, la signification profonde de ses paroles m'échappa, mais elle revint me hanter plus tard. Le recueil de poèmes qu'il publia a pour titre *Pulkaavali*. Son imagerie est à base de nuages de mousson, de jaune de champ de moutarde, de *harshringar (Nyctanthes Arbor Tristis)* en fleur, de touches d'ocre d'un coucher de soleil indien, d'aubes paisibles de l'été. Ses poèmes évoquent l'amour de Radha pour Krishna, les pouvoirs magiques de la flûte du "dieu bleu", la mort, la langueur, la séparation et la joie de l'union, mais toujours avec en toile de fond le Gange, sur lequel le *purvaiya*, le vent d'est, souffle doucement. Comme si pour exprimer ses impulsions créatrices les plus profondes, il lui fallait se retirer dans un univers qu'il avait consciemment exclu du moi projeté tout au long de sa vie.

Mais connaître un monde dans son intégralité ne faisait pas partie du destin de mon père. Comme tant de colonisés, il était condamné à vivre une existence de perpétuelle dichotomie, sans être partie prenante de ce qui était naturellement sien, tout en essayant,

jour après jour, de cultiver ce qui ne deviendrait jamais pleinement sien. Je suis tombé par hasard sur un rapport qu'il avait écrit lorsqu'il était un jeune administrateur de district. Son supérieur britannique avait fait des remarques dans la marge, corrigeant grammaire et vocabulaire. Qu'il se soit agi d'une affirmation intentionnelle d'autorité ou d'une simple réaction instinctive de professionnel, il est certain que Badrinath s'est senti inférieur. Ce sentiment d'infériorité, qui était partie intégrante du système colonial, ne provoquait pas le rejet de la langue et des manières du colonisateur ou même un ressentiment consistant. C'était comme si un peuple, une race dans son entier, avait perdu la capacité de se dresser pour partir sur de nouvelles bases. Pour un très grand nombre d'Indiens, en particulier les élites et la classe moyenne, une telle dichotomie, souvent inconsciente, devint la seule réalité. L'homme qui dans ses moments d'intimité évoquait avec tant de lyrisme l'amour céleste entre Radha et Krishna me regarde d'une photographie encadrée ; il est vêtu d'un manteau de tweed à la mode, et porte une cravate, des chaussures de ville et un chapeau de cuir.

Les photos en disent bien plus long que l'instant qu'elles captent. Ainsi de celle de mon *nana*, le père de ma mère, qui remonte aux années 1930. Elle fut prise lorsqu'il fut nommé juge à la Haute Cour d'Allahabad. Il pose, solennellement assis sur un siège "Queen Anne", anglais jusque dans les moindres détails, si ce n'est la couleur de sa peau. Malgré quelques difficultés à identifier les différents éléments de son extravagante tenue, je suis finalement parvenu à reconnaître un manteau long de bonne coupe, une chemise blanche bouffante dont les manchettes dépassent des manches dudit manteau, des fixe-chaussettes, des gants blancs, une épée à la ceinture dans son fourreau et aux pieds des souliers à boucles rondes ornées. Mon grand-père maternel habitait un bungalow de style colonial. En façade, les pièces étaient à l'anglaise : salon et salle à manger formels, bibliothèque ne contenant que des livres en anglais, et *angrezi khana*, cuisine anglaise avec son *khansama*. Côté cour, il y avait un *aangan* (sorte d'appentis) avec *rasoighar* (cuisine) entre les mains d'un brahmane, où seuls des mets végétariens étaient préparés de façon traditionnelle, au feu de bois et à ciel ouvert.

En 1858, les Britanniques avaient fait d'Allahabad la capitale des Provinces du Nord-Ouest. Un quartier nouveau fut créé à cette époque, au nord de l'ancien, coupé de ce dernier par la ligne de chemin de fer Calcutta-Delhi, qui date de la même période. Tandis que la vieille ville croupissait au rythme primitif du passé, avec son

labyrinthe de ruelles congestionnées, la nouvelle disposait de larges boulevards et de bungalows insérés dans de vastes lotissements, de services municipaux, d'un espace commerçant destiné aux Européens et d'une imposante cathédrale gothique. Les Indiens en mobilité sociale ascendante aspiraient à laisser derrière eux la vieille ville pour la nouvelle. Mon grand-père ayant réussi, il se fit construire une maison sur Elgin Road.

Le nom de la rue a attendu bien des années après l'indépendance avant d'être changé. Au milieu des années 1960, elle portait encore celui de ce lord et vice-roi des Indes. Mon père, lui, résidait Queen Mary's Avenue à New Delhi. Comment pouvait-on répudier ou interroger un passé qui perdurait tant dans le présent ? Toutefois, en regardant une nouvelle fois la photographie de mon grand-père, je me demande s'il éprouvait le moindre sentiment d'incongruité à porter des fixe-chaussettes et un long manteau. Le vêtement peut-il changer un peuple, ou encore peut-on mettre des vêtements qui portent la griffe d'une autre culture sans qu'aucune perte ou compromis ne fasse partie du processus ? Même au XXIe siècle, la question reste pertinente. J'ai toujours trouvé le plus enthousiaste des indophiles un brin ridicule en *dhoti,* en *pyjama-kurta* ou en sari. Rien qui tienne au port proprement dit, juste l'impression indéfinissable de quelque chose de laborieux, une trace de gêne qui rend l'interaction inauthentique, comme si le vêtement n'avait jamais été destiné à celui qui l'a sur lui. Pour ma part, je n'ai jamais vu mon grand-père autrement qu'en *dhoti* et *kurta*, parce qu'une fois sa retraite prise – c'est alors que j'ai fait sa connaissance – il n'a jamais rien porté d'autre. L'homme qui mettait bas et souliers à boucles ornées était-il le même que celui en *dhoti* et *kurta*, je me le demande ? A l'évidence, il s'agissait d'un seul homme, mais quel était le *coût* de cette résidence en deux univers si éloignés l'un de l'autre ? Durant la plus grande partie de sa carrière, il a lu les arrêts rendus par le Privy Council de la reine, a mené les débats de sa cour de justice en anglais, s'est entendu appeler *"My Lord"*, s'est constitué une riche bibliothèque de livres en anglais, a envoyé son fils étudier en Angleterre et s'est vêtu à l'occidentale. Toutefois, au cours de sa vieillesse, il n'a plus porté que le *dhoti-kurta* ni lu que le *Ramayana*.

La versatilité des peuples ne doit pas être surestimée. Un peuple et une société ne sont pas des transformistes, capables d'endosser et d'abandonner un personnage pour un autre dans un jeu incessant et sans dommage. Il y a un coût, un prix à payer, et des séquelles qui se prolongent plus longtemps qu'on ne l'imagine. J'ai des souvenirs

très précis de mon grand-père, assis sur son lit, les jambes pliées sous son *dhoti*, les épaules voûtées au-dessus du *Ramayana* de Tulsidas grand ouvert, qu'il lisait d'une voix chantante. Quel était donc ce gène éliminé qui refaisait surface après une si longue absence, le ramenant à une tradition antérieure aux Britanniques ? Et si sa résistance était si forte, quel avait été le coût des compromis rendus nécessaires par déférence envers l'influence anglaise, qui privilégiait le long manteau et les fixe-chaussettes au détriment du *dhoti-kurta* ?

*

Ces dernières années, d'importantes parties du monde ont connu un très remarquable processus d'incorporation, au cours duquel la victime perçoit la perte comme un gain et n'est pas pressée de considérer l'érosion de son identité originelle au profit d'une autre comme une caricature. Chez quelques-uns, on constate une marche arrière, un désir de retour à ses propres racines afin de retrouver sa destinée. Comme si la pièce s'achevait, que long manteau et fixe-chaussettes étaient remisés au magasin des accessoires, et qu'enfin, les gens pouvaient redevenir eux-mêmes. Alors que le sentiment de perte est souvent enfoui chez la victime, l'étranger remarque le mimétisme, parfois avec approbation, parfois avec moquerie.

Lord Macaulay, sans nul doute la personnalité de l'ère coloniale la plus déterminante à l'initiative de ce processus de cooptation, fut atterré lorsqu'il assista à une représentation de Shakespeare donnée par des petits Indiens à Calcutta. "Je ne peux rien imaginer de plus grotesque qu'un petit garçon noir incarnant le personnage [féminin] Portia dans la scène du *Marchand de Venise*, écrivit-il furieux. La bonne société de Calcutta est réunie pour mesurer les progrès accomplis ; et voilà que nous lui montrons un garçon, tout droit sorti du burlesque canaille de George Colman, qui raconte une histoire de gros gentleman qu'on a mis au lit au-dessus d'un four (…). Notre disciple feint d'avoir le hoquet, trébuche et titube comme un marin anglais saoul[1]…" La Shakespeare Society du très huppé St Stephen's College, à Delhi, où j'ai moi aussi fait des études universitaires, m'est venue à l'esprit en lisant la réaction affligée de Macaulay : de jeunes membres de l'élite indienne jouant du Shakespeare avec éloquence

1. George Otto Trevelyan, *Life and Letters of Lord Macaulay*, Oxford University Press, 1978, p. 378-379.

et assurance, parfaitement ignorants du théâtre existant dans leurs propres langues, sur fond de décor évoquant les châteaux de l'Angleterre médiévale, semblables à ces "petits garçons noirs" tentant d'incarner Portia. A Londres, j'ai souvenir d'avoir assisté à une représentation mixte de *La Nuit des rois*. Les acteurs anglais avaient une diction naturelle ; les Indiens déclamaient plus fort, avec un enthousiasme plus démonstratif mais manquaient grandement de clarté.

L'Indien qui lut le discours en l'honneur de mon père dut rencontrer les mêmes difficultés avec le poème de Moore, bien que peu dans l'assistance s'en soient probablement rendu compte. En revanche, la caricature n'échappe jamais à l'observateur étranger. Dans sa nouvelle, *Le Chef du district*, Rudyard Kipling tourne en ridicule le vice-gouverneur Grish Chunder De, "gros Noir mangeur de poisson", "plus anglais que les Anglais", la tête pleine d'"une connaissance livresque approfondie des soupers épatants, des parties de cricket, des chasses à courre et autres sports profanes des étrangers". Je ne peux blâmer la réaction de Kipling. Toute imitation est par définition soumise à jugement ; il est légitime que ceux qui appartiennent à l'original perçoivent la différence, fassent des commentaires sur la copie, se rient de l'entreprise, encouragent publiquement le mimétisme pour mieux le ridiculiser en privé. Kipling, qui a évoqué le "fardeau de l'homme blanc" était un impérialiste impénitent ; il aurait été ravi d'entendre qu'encore aujourd'hui des enfants apprennent par cœur ses poèmes dans de nombreuses écoles de l'Inde, et que la maison du campus de la J. J. School of Art de Mumbai où il a vécu jusqu'à l'âge de cinq ans a été transformée en musée.

Amin Jaffar, le jeune et brillant conservateur qui travaillait encore il y a peu au Victoria & Albert Museum de Londres, m'a raconté combien les monarques de l'Inde coloniale étaient obsédés par l'occidentalisation. Dans les années 1890, un peintre britannique avait été recruté pour faire le portrait de la Maharani de Vijayanagar. Lorsqu'il est arrivé, quelle ne fut pas sa surprise de constater que la dame était intégralement vêtue à l'européenne. Sa robe avait été copiée à partir d'un magazine anglais. L'artiste, persuadé de la supériorité des textiles indiens, dut insister pour qu'elle porte une tenue traditionnelle. Le maharajah de Bikaner tenait à conserver sur lui les médailles qui lui avaient été décernées par les Britanniques, y compris sur des tuniques en mousseline indienne. Toujours selon Amin Jaffar, une étude attentive des portraits fait apparaître quasi invariablement des chaussures à l'occidentale aux pieds des souverains indiens de l'époque du Raj, même avec une tenue traditionnelle indienne.

Dans l'Inde indépendante et démocratique, les absurdités et anxiétés des cooptés se sont poursuivies. Je me souviens encore de ce matin à la St Columba's School de New Delhi, une de ces écoles d'élite dites *English-medium*, où l'ensemble des enseignements est dispensé en anglais. Je participais en CE1 à mon premier concours d'élocution et récitais, à la manière de ce petit garçon noir qui avait irrité Macaulay deux siècles auparavant, un passage du *Docteur Faust* de Christopher Marlowe. Ma mère, qui assistait à la représentation vêtue d'un sari, le *bindi* rouge sur le front signalant la femme mariée dans la tradition hindoue, m'avait confié plus tard qu'elle avait été aussi préoccupée que moi par la prononciation correcte de "Méphistophélès" ! L'agilité en matière d'élocution ne trompe pas sur l'origine. La langue anglaise est particulièrement traîtresse en la matière, du fait qu'elle n'est pas phonétique. Même après des dizaines d'années de pratique, et bien qu'elle soit pour moi comme une première langue, il m'arrive encore d'hésiter sur la prononciation de certains mots.

Rien de plus faux que ce mythe selon lequel les "grandes" langues sont infiniment malléables, qu'on peut impunément les "indigéniser", les parler sans prêter attention à l'inflexion, fractionner et fabriquer des mots à loisir. Certes, les langues acquièrent une couleur locale, mais leur mutilation et leur capacité d'assimilation sans perte de sens ni de pertinence ont des limites. Et les plus aptes à introduire – à intégrer et à maintenir – ces changements sont ceux à qui ces langues appartiennent. Les déclarations faciles de nombre d'entre nous à propos de l'anglais comme langue indienne sont illusoires. Nous employons l'anglais, il nous est utile, nous rend de grands services dans ce monde globalisé et devrait être à la portée de tous, et pas seulement de l'élite. Mais il est erroné et dommageable d'oublier comment il est arrivé en Inde et lui a été imposé. Beaucoup sont parvenus à manier l'anglais et "lisent, parlent et rêvent" dans cette langue, mais qui a consciemment effectué ce choix ? Mélanger des mots et des phrases en hindi en tamoul en bengali ou en marathi à de l'anglais ne fait pas de ce dernier notre langue. La vie culturelle et émotionnelle de tout un sous-continent – le charme de nos chants et de notre poésie, l'écheveau complexe de nos familles élargies, les réalités spécifiques de notre géographie et de notre climat – est étrangère à une langue qui n'est chez nous que depuis à peine trois siècles. Pour la plupart de ce qui est essentiel à notre psyché, l'anglais n'a pas de mots.

Il en irait de même d'une langue indienne en Europe. Je me suis une fois rendu à la prestigieuse école St James dans le quartier chic de Kensington, à Londres, pour y entendre des écoliers de toutes les classes du primaire réciter du sanskrit. L'école avait engagé un professeur de sanskrit à plein temps, un très urbain Britannique qui l'avait étudié à Oxford. Le résultat était tout à fait honorable : les enfants récitaient avec assurance des passages connus des Veda, des Upanishad, de la *Bhagavad-gita* et de la *Bhaghavata-purana*. La salle était pleine de parents fiers et enthousiastes, et chaque groupe eut droit à une *standing ovation*. Pour ma part, je m'interrogeais sur l'osmose entre les cultures. Quel sens avait cette récitation de textes écrits il y a des milliers d'années par des sages sur les rives du Gange dans cette école londonienne devant un auditoire plus familier avec le dernier film de Harry Potter qu'avec les complexités de la métaphysique hindoue ?

Entendre des enfants indiens déclamer du Shakespeare devant un public parlant le bengali dans la moiteur d'une école des rives de la Hooghly il y a trois siècles devait être tout aussi surréaliste. Avec cette différence que ces derniers le faisaient par obligation, alors que les petits Anglais en uniforme bleu et chaussures bien cirées le faisaient par choix. Pour les uns, il s'agissait d'une ouverture, d'un partage volontaire d'une autre culture, tandis que pour les autres il s'agissait d'un acte forcé, subvertissant la continuité de leurs traditions. Mais, à toute époque, et mis à part la différence essentielle entre les deux situations, le processus même d'échange culturel connaît des limites. L'accent "étranger" des écoliers anglais sautait aux oreilles. Pour une fois, c'était moi, un Indien, qui me trouvais en position de juge de la fidélité de la "copie" à l'original. Beaucoup de mots étaient tellement accentués que j'avais du mal à les comprendre. Je percevais les efforts produits par les enfants pour que leurs lèvres anglo-saxonnes se saisissent des mots sanskrits, et je fus frappé une fois encore par l'inflexibilité des langues. Seuls ceux qui n'ont pas d'autre choix que d'apprendre la langue d'un autre, me disais-je, peuvent se mettre à croire qu'elle deviendra leur.

A la maison, c'était ma mère la dépositaire de la culture traditionnelle : de nos rituels, de notre folklore, de nos chants et de notre langue. Dans sa jeunesse, elle avait étudié au lycée de filles d'Allahabad, où l'enseignement se faisait en anglais ; mais elle avait appris la musique classique indienne à l 'université, connaissait le *Ramayana* par cœur, parlait le bhojpuri, et sa mère lui avait appris les chants du sol, les rituels de vénération et les coutumes sociales d'un foyer